

PAUL ARÈNE¹

Il serait curieux de rechercher les causes du mouvement de plus en plus marqué qui pousse les mieux doués parmi les jeunes littérateurs à demander au pays natal le sujet et l'inspiration de leurs récits.

L'impulsion vient de loin, si l'on veut bien s'en souvenir : nos gens de lettres furent d'abord Gascons, Picards, Normands, avant d'être Français ou Versaillais plutôt, à la mode du Grand Roi. Débarrassés des Grecs et des Romains, voire des Carthaginois, nous revenons d'où nous étions partis, à la province.

Le romantisme y a bien été pour quelque chose. Le principe d'affranchissement qu'il avait inscrit sur son drapeau, tout en imitant les Allemands et les Anglais, a, petit à petit, développé ses conséquences. La confusion des genres, l'émiettement des doctrines, la dispersion des écoles, ont laissé l'écrivain à lui-même, sa propre inspiration, c'est-à-dire aux influences naturelles de son milieu d'origine, de son pays natal.

Première cause.

J'en trouve une autre non moins sérieuse dans le développement de l'esprit scientifique. L'archéologie, l'ethnologie, en éveillant l'intérêt, la curiosité du public en faveur de l'étude des races, des mœurs provinciales, ont préparé la voie aux romanciers. La critique aussi, plus imprégnée qu'autrefois de la vigueur scientifique, en exigeant des artistes une observation plus scrupuleuse de la réalité, les a conduits à fouiller les sujets les plus connus, les plus souvent explorés par eux, c'est-à-dire le plus communément les souvenirs de province.

Quoi qu'il en soit de ces causes générales que nous ne faisons qu'indiquer, le fait n'en est pas moins évident. La province règne et gouverne en littérature. On dirait une revanche de l'ancien régime, toute une France du bon vieux temps ressuscitée avec la bigarrure amusante de ses costumes, de ses mœurs, de ses dialectes, une France savoureuse, pittoresque, retrouvée sous le hideux vernis de la centralisation officielle.

La revue en serait longue à passer, et il faudra bientôt, tant le nombre est grand de ceux qui les décrivent, subdiviser et souder les provinces.

¹ Un buste de notre regretté collaborateur et ami Paul Arène a été inauguré dimanche dernier à Sceaux. Nous sommes heureux de publier, à, cette occasion, cette intéressante étude d'Emile Pouvillon sur l'auteur de la Chèvre d'or.

N'est-ce pas là de la bonne décentralisation ? Que dis je ? c'est plus que de la décentralisation ; fédération rend mieux le sens du mouvement auquel nous assistons, et qui ne fait, croyons-nous, que commencer.

Région par région, les artistes, les écrivains, se sont groupés, associés; rien de plus à la mode : chaque jour voit naître une société nouvelle : frères de la *Pomme*, camarades de la *Cigale*, compagnons du *Bon Bock*, amis de *l'Alouette* ; on banquette, on patoise, on fraternise le verre en main, et, le bon vin aidant ou le cidre ou la bière flamande, on fait revivre pour un moment le pays sous les vulgaires lambris d'une auberge parisienne.

De ces fédérés de l'art, les plus nombreux, les mieux organisés, les plus avancés, pourrait-on dire, sont évidemment les Provençaux. Les félibres forment un peuple. Ils ont des associées du beau sexe qui se nomment des *fénbresses*, des fêtes qui se nomment des *félibrigeades*. Tout comme la gauche modérée ou l'extrême droite, ils affichent un programme, un vrai programme qui ne vise pas moins que l'autonomie littéraire de la Provence et la résurrection de la langue romane enseignée dans les écoles et se substituant dans l'usage à la langue française réduite au rôle ingrat d'idiome administratif.

Je doute fort que tous les écrivains provençaux de Paris partagent ces illusions et encouragent, dans toute son étendue, la tentative de l'illustre auteur de *Mireio* et de *Calendau*. Il y a bien de la témérité dans cette croisade des félibres, et j'ajouterai même une part d'injustice. Que la langue du Nord ait joué le principal rôle et fourni le plus grand nombre de matériaux employés à la formation de la langue française, personne ne songe à le contester. La langue du Midi, la langue des troubadours, n'y figure qu'à l'état de vaincue. Cependant, elle y figure ; elle y a son influence, sa vie particulière et personnelle, infusée, mêlée à la vie de l'ensemble; et peut-être est-ce mieux connaître et remplir son devoir de piété filiale envers elle, que de travailler à agrandir son rôle, à accroître l'appoint qu'elle verse dans la langue française plutôt que de poursuivre le chimérique dessein de lui reconquérir un royaume qui risquerait fort de se trouver sans sujets.

Paul Arène, entre tous, a surtout contribué, à notre sens, à lui rendre ce genre de secours. Plus qu'Emile Zola — car l'auteur de *l'Assommoir* est provençal — et, par certains côtés, plus qu'Alphonse Daudet lui-même, Paul Arène avait l'âme provençale.

Il y a Provençal et Provençal. L'habitant de la côte, des villes où le commerce a depuis des siècles mêlé les peuples n'aura pas, en dépit de la couleur plus violente et de l'accent plus brutal, la finesse, la pureté de race du Provençal des Alpilles ou de la vallée du Rhône. On a beaucoup colonisé en bas, vers la mer. Phéniciens, Grecs, Romains, sans parler des barbares, tout le monde s'y est arrêté. La manière, le tempérament littéraire d'Emile Zola semblent se ressentir de ces mélanges. Il y a de l'étranger dans son fait ; non pas du Grec précisément, du barbare pas davantage, mais du Romain plutôt. On le dirait à sa façon de composer, j'allais dire de bâtir, d'entasser les pierres de grand

et petit appareil, d'élever étage sur étage, cet édifice gigantesque — ce Pont du Gard littéraire — qui doit porter jusqu'aux nues le nom de Rougon-Macquart.

Alphonse Daudet est d'une autre école, plus sobre, plus alerte, plus vive ; mais ses qualités toutes méridionales ne vont pas sans quelque alliage du Nord. Ces deux éléments, fondus d'une manière exquise, ne nuisent pas d'ailleurs à, son œuvre ; ils ne servent qu'à lui donner un horizon et un public plus étendus.

Paul Arène nous offre, à un degré plus intime, et dans son intégrité nature, le parfum, la saveur du terroir. On trouve dans ses descriptions plus que la note exacte, que la touche juste ; on y saisit l'accent ému, concentré, qui ne s'acquiert qu'à la longue, dans la fréquentation quotidienne, embellie peut-être et avivée par le charme des souvenirs. L'âme du pays avait passé dans la maigre musculature de son style, dans son élégance, dans la netteté de son dessin, dans la limpidité de sa couleur. Mais le mérite du conteur allait au delà, de ces facultés pittoresques, de cette habileté descriptive, devenues si communes de nos jours.

La couleur locale ne constitue pas à elle seule le charme des livres de Paul Arène, et la qualité de Provençal, si honorable soit-elle, est trop étroite pour contenir la formule complète de son talent. Il se rattachait à une patrie littéraire plus importante, à une famille dont on peut suivre les descendants à travers tous les âges de notre littérature, et qui rejoint directement la souche mère, la littérature grecque et latine. Paul Arène était un artiste, un écrivain méridional. Je ne sais pas chez les contemporains d'exemplaire plus complet, plus caractéristique du genre. Lisez, ou plutôt relisez *Jean des Figues*. Est-ce que, dès les premières pages, vous ne ressentez pas l'influence et le génie du Midi? Quelle belle humeur, quelle joie, quelle mesure exacte, quelle recherche constante, quel culte de la beauté! Comme nous sommes à cent lieues du Nord, de ses trames, de ses subtilités de conscience, de ses rêveries douloureuses, de ses mélancolies passionnées!

Un vrai chef-d'œuvre, ce *Jean des Figues*! Une chose à part, rare, exquise, étincelante d'imprévu, pétillante de malice, et tous ces dons, malice, imprévu, et le reste, enveloppés d'une bonhomie, d'un naturel parfaits. La sobriété, la finesse du goût sont vraiment à noter dans ce genre humoristique où les modèles eux-mêmes se laissent aller à l'excès des digressions, se perdent dans les subtilités de l'analyse. À côté de *Tristram Shandy*, par exemple, la différence est sensible ; l'enflure pléthorique, les divagations de lunatiques anglais font ressortir et sentir le charme d'une fantaisie toujours maîtresse d'elle-même et claire comme le coup de soleil qui tient en verve l'humoriste méridional. Chez ce dernier, rien de guindé, de contourné, d'alambiqué ; pas de contrainte, pas d'artifice, pas d'effort. Tout

est simple, uni, de plain pied. Le bon sens aiguisé d'esprit, la bonne humeur rehaussée d'élégance, la malice mêlée de sensibilité, voilà les muses familières de *Jean des Figues*.

Ce qui n'empêche pas le moraliste de viser haut et d'atteindre loin; les leçons qu'il nous donne n'en sont pas moins écoutées encore qu'il ne fasse pas la grosse voix, et les roses dont il flagelle nos ridicules ont gardé la fine pointe de leurs épines.

Il est vrai que la morale de *Jean des Figues* est d'espèce accommodante ; le bonheur comme but et comme moyen, le plus simple, le plus à la portée de tout le monde. Prends le jour comme il luit, l'eau comme elle coule, l'amour comme il vient, et ne t'inquiète pas du reste. N'est-ce pas méridional tout cela? Relisez, par exemple, l'histoire du double sentiment de *Jean des Figues* et cette belle théorie de l'amour renouvelée des Grecs — des Grecs et de Théocrite. Mais la sensibilité, que devient-elle avec cette insouciance? Rassurez-vous, elle demeure entière, non pas la sensibilité romantique, bien entendu, la sensibilité pleurarde et redondante, mais l'autre, la vraie, la seule touchante, la seule sincère, la seule humaine. Vous la trouverez bien finement et bien délicatement exprimée dans le chapitre de *Jean des Figues* intitulé le *Corset Rose*.

En somme, tout est harmonieux, équilibré, pondéré, dans l'œuvre de Paul Arène, mais tout s'y trouve. Dans les cadres étroits de ses récits, à la fois très courts et très pleins, la société, l'humanité, se découvrent sous tous leurs aspects. Ce ne sont pas là seulement jeux d'artiste, fantaisies de peintre ; l'observation s'étend davantage et pénètre plus profondément. Très discrètement, d'une main légère, il met au vif nos plaies morales.

L'idée que nous essayons de donner du talent de Paul Arène ne serait pas complète si nous n'examinions pas plus particulièrement sa façon d'écrire. On comprend l'importance que doit avoir la forme pour un artiste méridional, j'ajouterai pour tout artiste qui se respecte. Celle de l'auteur de *la Chèvre d'or* est remarquable : serrée sans dureté, exacte sans sécheresse, pittoresque sans abus de la couleur, suffisamment renouvelée enfin, sans un grain de prétention, un mot lui conviendrait : le mot «parfait», s'il ne se glissait pas dans l'idée qu'on se fait de la perfection quelque apparence rectiligne et compassée qui n'était pas du tout dans les habitudes de Paul Arène, le plus primesautier, le plus dégagé, le plus débridé des écrivains.

Malgré le souci qu'il avait, la juste préoccupation de bien dire, on ne trouve pas trace dans ce qu'il a fait de ces soins par trop minutieux, de ces scrupules excessifs où sont tombés plusieurs de nos contemporains, fanatiques de la forme, et dont la dévotion mal entendue se complait dans des pratiques sans vertu, des disciplines par trop rigoureuses, et des abstinences parfaitement

superflues. Paul Arène avait ce rare mérite, de ne jamais glisser dans la manière. Sauf quelques pages de ce délicat, de cet exquis conteur de nouvelles, Gérard de Nerval, nous ne connaissons pas d'œuvre où l'habileté, la science de l'artiste soit mieux dissimulée, où la sincérité de l'impression soit mieux reflétée dans la sincérité de la forme.

Sans s'y efforcer, tout simplement parce qu'il portait en lui le même équilibre, le même goût, la même façon fine et discrète de sentir la vie, Paul Arène avait renoué la vraie tradition française, repris la veine interrompue. Par-dessus les gloires vraies ou fausses du romantisme, du réalisme, du naturalisme, il s'en alla donner la main aux ancêtres du XVIIe et du XVIIIe siècle. Non pas qu'il les imitait ! Bon cela pour les novices, pour ces jeunes débutants frais émoulus de l'école, qui pastichent sottement la langue sacrée, et s'imaginent avoir attrapé le fin du fin, parce qu'ils auront truffé leurs pauvretés littéraires de quelques tournures du grand siècle. Le procédé de Paul Arène était différent, à la fois plus simple et plus difficile; ce ne sont pas les mots que visait ce conteur, c'est l'esprit même qu'il s'assimilait et qu'il reproduisait, en l'accommodant, bien entendu, à l'inspiration moderne.

Et quand nous parlons de procédé, d'assimilation, nous en demandons pardon à nos lecteurs ; le mot de don serait infiniment plus juste. Le don, chose insaisissable à la critique, et d'où découle naturellement le charme, chose non moins insaisissable. La critique a déjà bien à faire à classer un homme, à l'expliquer par son milieu, à déterminer ses origines. Nous venons de l'essayer pour Paul Arène. Peut-être en manière de conclusion à cette étude, faudrait-il marquer sa place et son rang dans la hiérarchie littéraire. Mais l'opération est délicate, et j'ajouterai, superflue. N'est-il pas suffisant de savoir que l'auteur de *la Gueuse parfumée* et de tant d'élégants récits est un des auteurs les plus pénétrants, les plus fiers, et un des écrivains les plus accomplis de cette dernière génération ?

EMILE POUVILLON.